DOCUMENT RESUME

ED 467 170 FL 027 334

AUTHOR	Castellotti, Veronique; De Robillard, Didier
TITLE	Images de la variation du francais: dominantes et harmoniques, changements (Images of Variation in French: Dominant and Harmonic, Changes).
PUB DATE	2001-00-00
NOTE	20p.; Funding provided by the Delegation generale a la langue francaise et aux langues de France (DGLFLF, general Delegation to the French Language and the Languages of France). In: Le Changement linguistique: Evolution, variation, and heterogeneite. Actes du colloque de Neuchatel Universite (Neuchatel, Suisse, 2-4 Octobre 2000) (Linguistic Change: Evolution, Variation, Heterogeneity. Proceedings of the University of Neuchatel Colloquium [Neuchatel, Switzerland, October 2-4, 2000]); see FL 027 309.
PUB TYPE	Journal Articles (080) -- Reports - Research (143)
JOURNAL CIT	Travaux Neuchatelois de Linguistique (Tranel); n34-35 p393-410 Mar-Oct 2001
LANGUAGE	French
EDRS PRICE	EDRS Price MF01/PC01 Plus Postage.
DESCRIPTORS	Foreign Countries; *French; *Language Attitudes; Language Research; *Language Variation; Rural Areas; Standard Spoken Usage
IDENTIFIERS	*France

ABSTRACT

This study gathered knowledge on an ill-explored field: attitudes toward French in France. It discusses ways and means to produce empirical data on this issue. Data indicate that the field described deserves investigation because, alongside standard French, the other "parlure" sampled in this study produce a variety of different attitudes and representations. However, hypothetical as these results may be considered, they appear to depict informants anxious of social camouflage through language use. An interest toward meridional French appears as an important feature, as well as mixed feelings toward samples of rural French. (Contains 5 tables, 15 notes, and 42 references.) (Author/VWL)

Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made
from the original document.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2001, 34/35, 393-410

ED 467 170

Images de la variation du français: dominantes et harmoniques, changements[1]

Véronique CASTELLOTTI
Didier DE ROBILLARD
Université François Rabelais[2]

PERMISSION TO REPRODUCE AND DISSEMINATE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

Esther Py

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

1

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

☑ This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

☐ Minor changes have been made to improve reproduction quality.

• Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

IL 027334

2

BEST COPY AVAILABLE

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2001, 34/35, 393-410

Images de la variation du français: dominantes et harmoniques, changements[1]

Véronique CASTELLOTTI
Didier DE ROBILLARD
Université François Rabelais[2]

This article tries to gather knowledge about an ill-explored field: representations towards French in France. It discusses ways and means to produce empirical data on this subject. This data indicates that the field described above deserves investigation, as, alongside standard French, the other «parlures» sampled here produce a variety of different attitudes and representations. However hypothetical as these results may be considered (owing to the number of informants for example), they seem to depict informants anxious of social camouflage through language use. An interest towards meridional French appears as an important feature, as well mixed feelings towards samples of rural French.

Préambule

S'intéresser au changement linguistique suppose décrire le changement accompli, révolu, ce dont nous nous occuperons peu ici, mais aussi tenter de percevoir les changements qui se dessinent à des signes ténus. Parmi ces signes, les représentations, en tant qu'éléments constitutifs des phénomènes linguistiques (donc du changement), acquièrent une importance singulière.

Si l'on s'intéresse au français en France, à part de rares travaux comme Gueunier, Genouvrier & Khomsi (1978), les études portant explicitement sur les représentations sont loin d'abonder. On pourrait sans doute arriver à glaner quelques éléments en «détournant», en lisant entre les lignes, les travaux visant d'autres objectifs, mais cela nous parait insuffisant pour donner à cette question l'ampleur qu'elle mérite, d'où notre choix de travailler dans ce domaine. Sans entrer dans le détail, cela est d'autant plus

1 L'opération dont il est rendu compte ici a bénéficié d'un soutien financier de 30 000 F de la part de la Délégation générale à la langue française, et s'est effectuée au sein de l'équipe «Français émergents, contacts de langues» de l'Université de Tours, qui y a globalement contribué par la discussion du questionnaire initial, et l'examen critique des produits empiriques et des analyses effectuées après le recueil de données. *Remerciements particuliers à Isabelle Pierozak, et Géraldine Salin (Salin 2000) qui ont fourni une part importante des données utilisées ici.*

2 Faculté des Lettres, Département de linguistique, (Histoire des représentations, *Français émergents, contacts de langues*), 3, rue des Tanneurs, F-37041 Tours cedex 01.

L027334

important si on partage le point de vue selon lequel on peut certes rendre compte d'une langue à l'aide de la notion de «système», mais à condition d'admettre que ce système n'est pas donné, qu'il est au contraire construit, et donc constitué de représentations, à plus d'un titre: représentations du système, des systèmes en général, des systèmes linguistiques voisins, en contact[3], représentations de l'articulation entre ces systèmes, représentations socio-affectives, qui influencent la vision que l'on peut avoir du système[4], etc. Ce préambule n'est pas le lieu d'entrer dans le détail de ce débat: on se référera à Marcellesi (1984, 1986), Calvet (1999), Robillard (1993, 2001-a, -b, sous presse), qui ont utilisé ces approches pour d'autres (variétés de) langues, ce qui n'interdit pas de les transférer maintenant au français.

Analyser les représentations est une entreprise perçue comme délicate, longtemps rejetée hors du champ de la linguistique, jusqu'à ce qu'elle prenne corps à la faveur du développement de la sociolinguistique (Hazaël-Massieux, 1993, p. 292; Houdebine, 1982, 1985, 1997; Lafontaine, 1986; Blanchet, 2000), sans cependant faire l'unanimité parmi les sociolinguistes. On parle souvent, et à juste titre, du caractère complexe de la procédure de mise en évidence des représentations. Cela est exact, mais il serait alors juste d'en faire autant à propos de la mise en évidence de systèmes, comme le fait par exemple A. Culioli (1984) opération loin d'être plus facile à réaliser, sauf à placer la linguistique dans le champ des sciences monologiques, ce qui n'est évidemment pas sans conséquences (Mahmoudian & Mondada, éds, 1998, pour un excellent exemple récent de traitement de ces questions).

Notre objectif, à travers l'analyse des résultats d'enquêtes présentés ci-dessous, consiste à sonder les représentations des variations du français, en nous intéressant tout particulièrement au rôle respectif des différentes variables (notamment géographique, sociale, générationnelle) dans l'élaboration de ces représentations, ainsi qu'à leur éventuelle stabilité. Il ne s'agit en effet que d'un coup de sonde, dans la mesure où les données dont nous

3 La représentation que l'on a des systèmes en général n'est pas neutre: les linguistes ont souvent privilégié les systèmes fermés, alors que la notion de système *ouvert* est disponible. De même, l'idée que l'on se fait des langues en contact influence celle de la langue que l'on étudie, etc.

4 Ainsi par exemple, une représentation du français comme langue menacée par l'anglais, ou comme dans les D.O.M., menacée par le contact avec le créole, ou menacé par la «langue des jeunes», n'induit pas la constitution du même système pour le français. On peut juger de cela par exemple, chez les Québécois, à la chasse aux emprunts à l'anglais passant inaperçus en France comme «Stop» ou «Week-end».

faisons état ne sont pas statistiquement représentatives; il faut donc considérer la présente étude plus comme une approche partielle et expérimentale qui prendra tout son sens en s'intégrant, conjointement à d'autres micro-enquêtes du même type, comme une touche sur un tableau pointilliste, dont l'intelligibilité ne se découvre, le temps aidant, que lorsqu'on peut avoir une vision globale et synthétique de l'ensemble.

Production[5] des données

Les données sur lesquelles nous nous fondons ont été recueillies par des étudiants en Maitrise et en Licence de Sciences du langage de l'Université de Tours[6], après une réflexion commune sur les approches de production des données en sciences humaines, le questionnaire ayant été élaboré au sein de l'équipe «Français émergents» de la même université.

Ce mode de production explique ce qu'il faut, sans conteste, appréhender comme une certaine contradiction dans notre approche: en effet, les considérations tenues plus haut pointent toutes dans la même direction, celle de données de type plus «qualitatif» que «quantitatif» (encore que rien n'interdise de quantifier des données qualitatives[7], ce qui invite sans doute à nuancer cette opposition). Or notre démarche, on le verra, implique que l'on quantifie dans un premier temps, pour essayer de dégager de grandes directions avant de les faire préciser aux témoins, dans un deuxième temps,

---

5 Ce terme est utilisé à dessein (Mahmoudian & Mondada, 1998) pour souligner que c'est le cas de toute «donnée», terme emprunté d'ailleurs à des sciences «monologiques» (Bakhtine, 1981), qui, de nos jours, contestent d'ailleurs ces approches. De ce point de vue, cela vaudrait la peine de proposer un terme qui soit transparent quant au statut à accorder à ce sur quoi on s'appuie pour réfléchir, «produits empiriques» par exemple? Ce terme aurait l'avantage, bien entendu, de souligner l'aspect «produit», mais également celui d'être suffisamment générique pour inclure les produits de l'observation participante, les textes, etc. Ce type d'expression n'est évidemment pas très pratique, d'où le maintien de l'emploi de «donnée», mais dans le sens de «produit empirique».

6 Emilie Berthier, Catherine Declerck, Stephanie Hervé, Laetitia Pasquier, Angélique Roger et Géraldine Salin, ainsi qu'Hélène Martins-Baltar, de l'Université Paris X. Les enquêtes qualitatives plus récentes ont été réalisées par Hafida Moulay, Cécile Charles, Aline Chambenoît, Caroline Ferre, Marie-Aude Guet, Julie Renaux, Morgane Muller, Estelle Verdureau, Lydie Hilaire, Soraya Tlili, Géraldine Denis, Benjamin Breteaudeau, Stéphanie Luce, Lucie Boyeldieu, Mallory Latre, Mélanie Pescheteau, Aurélie Ramus, Laetitia Gauthier.

7 Même si l'on ne «compte»pas de manière très explicite, le simple fait de rechercher des «grandes tendances»implique le plus souvent qu'une fois analysées les produits empiriques qualitatifs, on essaie de déterminer, de manière quantitative, lesquelles sont les plus fréquentes.

au moyen d'une enquête complémentaire destinée à faire émerger des éléments plus «qualitatifs».

Chaque enquêteur a utilisé le questionnaire auprès d'une dizaine d'informateurs, en prenant soin, lorsque cela était possible, de choisir une population où l'on pouvait voir varier des paramètres importants: âge, sexe, témoins sédentaires et témoins ayant vécu dans des lieux différents, etc. Bien entendu, les conditions expérimentales, si l'on entend par là une simulation de ce qui pourrait s'organiser en laboratoire, ne sont pas remplies, mais approchées: plutôt que l'isolation d'une variable unique, on a cherché plutôt à limiter les variables.

Le protocole de recueil de données était le suivant: les témoins (parfois pris un à un, parfois en groupe) étaient informés qu'ils allaient entendre des échantillons de parole sur une bande, que ces extraits étaient «pris sur le vif», et non pas fabriqués à dessein, et qu'ils seraient brefs. Les témoins se sont vus ensuite expliquer la suite des opérations: après chaque échantillon, un questionnaire portant sur l'échantillon leur est soumis, auquel ils répondent. Il leur est rappelé, pour atténuer le caractère potentiellement scolaire qui peut se dégager de ce protocole, qu'il n'y a ni bonnes ni mauvaises réponses aux questions proposées, et que ce qui intéresse l'enquêteur, porte sur la façon dont le témoin «vit» sa langue au quotidien.

Les échantillons soumis aux témoins ont été rassemblés selon un principe visant à constituer un ensemble où il y aurait au moins des variations de type social et régional, ces deux axes nous intéressant particulièrement. Les échantillons ont été soit empruntés à *Les accents des Français* (Carton, Rossi, Autesserre & Léon, 1983), soit choisis dans un ensemble d'enregistrements effectués à la radio et / ou à la télévision.

Le choix des échantillons s'est avéré délicat, d'abord parce qu'il n'y en a pas un grand nombre de disponibles, satisfaisant aux exigences ci-dessus. Parmi ceux que nous nous sommes procurés directement (par exemple en enregistrant des fragments sur les médias), il a fallu éliminer ceux qui étaient de mauvaise qualité sonore (bruits de fond...), ceux dont la thématique risquait de parasiter l'enquête. Malgré cela, des interrogations demeurent, liées à la représentation de la tâche que peuvent avoir les témoins, à leurs stratégies pour participer à l'exercice qui leur était proposé. Ainsi, beaucoup de témoins voient derrière un échantillon (pourtant publié in Carton *et al.*, 1983) la présentatrice de télévision Mireille Dumas, d'autres ont vu l'une ou l'autre émission d'où ont été extraits les échantillons. De notre point de vue, cela fait partie des aléas de la production de données; tenter de tout contrôler, aseptiser peut avoir autant d'inconvénients que l'inverse parce que cela rend les conditions de production des données

artificielles, ce qui peut tout autant nuire à l'enquête. L'essentiel, de notre point de vue, est de «déclencher» l'apparition de visions stéréotypées, par des échantillons que nous pensons significatifs.

A l'évidence, cette manière de procéder participe d'une conception de l'activité scientifique et linguistique que nous ne pouvons évoquer en détail ici, mais dont nous pouvons dire, brièvement, qu'elle suppose que la liste des facteurs est ouverte à cause de la créativité des sujets et de leur implication dans la tâche, conçoit que la recherche s'apparente plus à l'observation d'incidents critiques, et mise, en dernière analyse, autant sur un relatif contrôle des conditions d'accès au terrain (éviter qu'il n'y en ait trop d'aléatoires) que sur la réflexion a posteriori à propos des conditions réellement rencontrées, et leur incidence sur les données produites (Robillard, 2001-b).

Analyse des résultats

Le questionnaire a été rempli par 135 témoins. Nous présentons ci-dessous la liste des étiquettes utilisées pour désigner les échantillons, afin de pouvoir interpréter les réponses des témoins. Il ne s'agit que d'une liste d'étiquettes, le débat résumé plus haut montre suffisamment que nous ne voulons nullement «enfermer» des catégories sociales dans ces étiquettes ou dans ces stéréotypes: Voici donc le codage utilisé plus bas:

1: «Solognot»(SO)
2: «Africain»(AF)
3: «Parisien populaire»(PP)
4: «Banlieue»(BA)
5: «Midi»(MI)
6: «Alsacien (AL)
7: «Standard»(ST)

Le premier tableau concerne les résultats d'enquête obtenus en réponse à la question cherchant identifier, parmi les échantillons soumis aux témoins, le degré de compréhension déclaré face à chacun des extraits (Q. 2: *comment comprenez-vous ce qui vient d'être dit? parfaitement – assez bien – difficilement – pas du tout*). Bien entendu, il est probable que le fait de dire qu'on comprend un échantillon peut signifier, dans des proportions variables selon les témoins, et de manière difficile à déterminer de manière claire, que les témoins comprennent vraiment ces échantillons, ou qu'ils souhaitent les comprendre. On mesure bien en effet qu'une des difficultés de tous les types d'enquête est de savoir exactement quelle est la représentation que les informateurs se font de la tâche à effectuer: cette représentation peut ne pas être identique à celle de l'enquêteur, et elle peut ne pas être identiques pour tous les témoins...

Pour effectuer un classement, chaque «degré» de compréhension a été associé à un nombre de points, dont le total correspond au rang global obtenu.

Tableau 1: classement compréhension déclarée, vue d'ensemble

Rang	Parlure	Score
1	ST	200
2	PP	194
3	BA	164
4	MI	163
5	AL	118
6	AF	107
7	SO	85
Total		1031

Standard fantasmé / norme empirique?

Il semble exister, dans les parlures arrivant en tête pour la compréhension, une relation étroite entre les échantillons ST et PP, entre lesquels l'écart est minime. Il est à noter que pour Carton *et al.* (1983) le 3 est étiqueté, à cette date, «parisien populaire», étiquetage que nous avons conservé sous réserve de vérification. En toute rigueur, l'absence de point de repère diachronique (enquête similaire) interdit tout commentaire sur d'éventuels changements survenus. Cependant, si l'étiquetage de Carton *et al.* est représentatif de celui que pouvait faire l'ensemble de la communauté linguistique, il semble bien qu'à côté d'un standard qu'il faut bien appeler «théorique», mais nous préférerions «fantasmé» (il s'agit d'un imaginaire très efficace sur les comportements), à savoir le ST, semble apparaitre un «standard empirique», le PP. L'opposition «fantasmé» / «empirique» essaie de rendre compte du fait que si le ST est connu de tous, il est sans doute moins régulièrement pratiqué que le PP. Cela est si vrai que, lors des séances de formation des enquêteurs, ainsi que pendant les discussions qui ont suivi les enquêtes, ceux-ci, lorsqu'ils parlaient du «standard», désignaient souvent le PP, le ST étant perçu comme une sorte de «sur-norme» (François, 1976), aspect qui est apparu lors des enquêtes plus qualitatives (avec entretien) effectuées dans un second temps. Ce point mériterait des enquêtes complémentaires, ne serait-ce qu'à cause des évidentes implications didactiques qu'il peut avoir. Il ne faut évidemment pas se hâter d'en conclure à la substitution du PP au ST (l'orthographe normative du français constitue une sorte de sur-norme depuis longtemps, en face d'une orthographe empirique (Lucci & Millet, 1994), et la substitution n'a pas lieu, même si Internet pourrait constituer une goutte d'eau de plus, qui

pourrait contribuer à faire déborder le vase (Wynants, 1997, p. 258, pour un point de vue général; Pierozak, 2000 et à paraitre plus précisément sur Internet).

Société hédoniste, français «cool»?

Si l'on agrandit l'empan de la zone observée et que l'on observe de façon plus détaillée les rangs obtenus selon les groupes de témoins, on s'aperçoit que les échantillons ST et MI sont quasiment les seuls (avec le PP (3 fois) et le BA, mais une seule fois) à pouvoir apparaitre dans les deux premières positions. On ne dispose pas, en diachronie, de point de repère précis quant à la valeur attribuée au MI dans le passé, et il est donc difficile, en toute rigueur, de parler de changement. On notera cependant que N. Gueunier *et al.* (1979, p. 84) observent que, à la question «Qui a un accent?», la catégorie qui revient le plus souvent est celle qui se réfère à l'accent du midi. Cette variété avait donc, il y a vingt ans, une certaine saillance, qui a pu se transformer qualitativement, à moins que les réponses ne soient différentes parce que les questions le sont: N. Gueunier *et al.* enquêtent sur la norme, nous enquêtons sur la *variation.* Cependant, il serait bien étonnant que le MI ait été, dans le passé, si bien placé dans la hiérarchie sociolinguistique[8] sans que l'on s'en soit aperçu d'une manière ou d'une autre.

Il serait important d'identifier le critère qui provoque ce classement. En effet, l'enseignement traditionnel de la sociolinguistique tendrait à faire penser que les variantes valorisées pourraient avoir en commun le fait d'être urbaines, et il est possible que le MI soit perçu comme tel, la ville de Marseille pouvant servir de point d'appui crédible à cela. Mais il se peut aussi que le MI soit plutôt symptomatique d'un changement dans la hiérarchie des valeurs sociales / sociolinguistiques, son association avec les vacances, le soleil (dans les entretiens qualitatifs), permettant une dérive métonymique vers l'univers des loisirs, celui de l'hédonisme (notre société serait une «société des loisirs»). Nos données ne permettent pas d'aller plus loin que le fait d'identifier un domaine où une enquête approfondie serait sans doute prometteuse. Il est évidemment intéressant de prendre conscience du fait que la position du ST en première place est beaucoup plus stable que celle du MI: l'amplitude du ST va du premier rang (5 fois

8 Il doit cependant être clair que la transformation en «rangs», données de type binaire, de chiffres étalés sur une continuité peut provoquer des «effets de seuil»de nature à transformer l'interprétation qu'on peut faire des données.

sur 7) au 3 rang (1/7), alors que la fourchette du MI va du second rang au 4° rang.

Vers plus de pluralisme linguistique?

Si on établit le bilan synthétique des commentaires effectués ci-dessus, on a l'impression que, de plus d'une manière, la communauté linguistique française se «décrispe», si l'on attribue au standard fantasmé la valeur d'une forme liée à l'univers scolaire, à l'autorité, etc. En effet, les formes de français qui talonnent le standard fantasmé sont des formes qui semblent liées à des valeurs comme les loisirs (MI), les relations informelles (PP), la jeunesse (BA). Bien entendu, il s'agirait ici de souhaits exprimés de manière plus ou moins implicite, et rien n'indique que de tels processus sont effectivement en marche.

Phénomènes secondaires

Terminons ces commentaires en signalant quelques phénomènes moins importants et / ou moins facilement perceptibles.

Lorsqu'on observe le détail des résultats, on a l'impression que la parlure méridionale semble avoir la faveur des groupes de témoins jeunes alors que les autres groupes le classent en 3e position, ce qui pourrait s'interpréter comme une indication de changement linguistique en cours (mais on connait les difficultés et les incertitudes des interprétations en «temps apparent»).

De même, le détail des données montre que la parlure «alsacienne» connait des classements très erratiques: entre les 3° et 7° rangs. Cela pourrait être dû à une interprétation de cette «parlure» tantôt comme étant «étrangère» (à cause des analogies avec l'allemand), tantôt comme étant «rurale» et nationale.

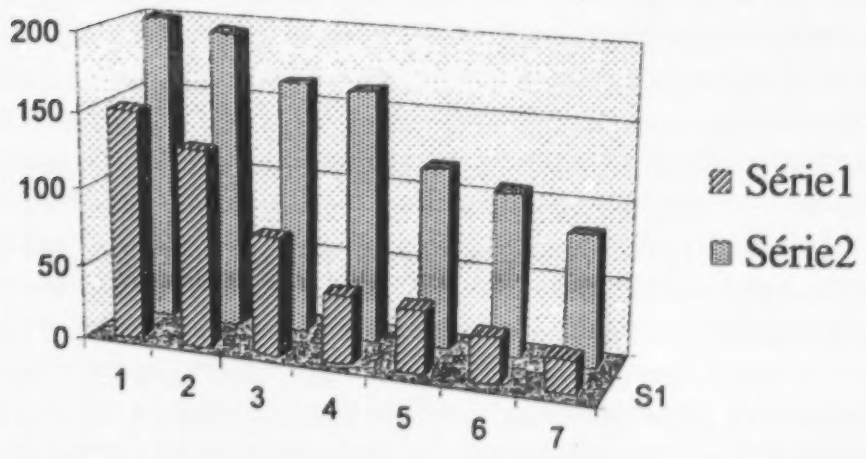
Des tendances apparaissent déjà dans les réponses à la question portant sur les déclarations de compétence passive. La confrontation avec les souhaits portant sur la compétence active (Q. 7: *aimeriez-vous parler de cette façon? / curseur positionné sur un segment de «beaucoup» à «pas du tout»*) permettront de les vérifier ou de les infirmer, de les affiner éventuellement, les deux questions ne traitant pas le même type d'attitudes envers la variation.

Tableau 2: scores, classement compréhension déclarée / souhaitée, vue d'ensemble

Rappel Tableau 1			**Souhaits de compétence active**		
Rang	Parlure	Score	*Rang*	*Parlure*	*Score*
1	ST	200	*1*	*ST*	*150*
2	PP	194	*2*	*MI*	*129*
3	BA	164	*3*	*PP*	*77*
4	MI	163	*4*	*AF*	*45*
5	AL	118	*5*	*BA*	*42*
6	AF	107	*6*	*AL*	*30*
7	SO	85	*7*	*SO*	*22*
Total		1031	*Total*		*495*

En caractères romains: chiffres du tableau précédent; à titre comparatif; la comparaison visuelle est facilitée par les tableaux 3 et 4.

Tableau 3



Second plan = Compréhension déclarée[9]
Premier plan = Souhaits de compétence active

BEST COPY AVAILABLE

9 A la lecture de ce tableau, on sera attentif au fait que les deux graphiques ne font pas figurer les échantillons le long de l'abscisse dans le même ordre:
Souhaits de compétence active: ST MI PP AF BA AL SO
Compréhension déclarée: ST PP BA MI AL AF SO

Tableau 4: comparaison des classements compétence passive *vs* active

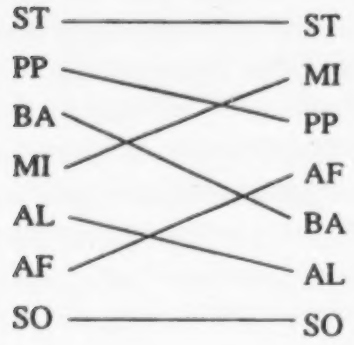


Tableau 1 Tableau 2

Observations

1° A l'évidence, le changement de question provoque des changements dans les réponses: les souhaits et priorités en matière de compétence passive ne sont pas les mêmes qu'en matière de compétence active.

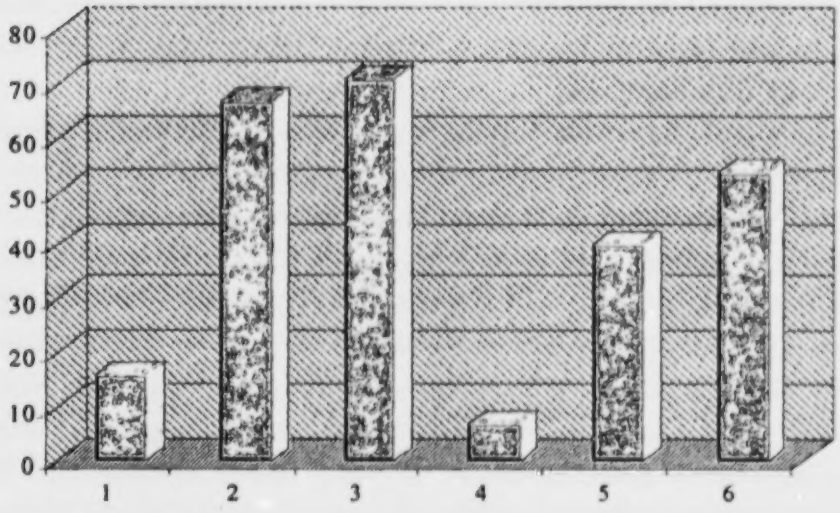
2° Le standard polarise les locuteurs, et constitue toujours un des centres de gravité. L'histoire de cette variété, l'importance des vecteurs le diffusant en permanence, notamment l'école, expliquent sans doute suffisamment ce phénomène. Avec le SO, il s'agit de la seule parlure qui reste stable, indépendamment de la question posée. Ces deux parlures posent pour ainsi dire un cadre, à l'intérieur duquel tout est mobile. Si le standard est unique, il existe sans doute de nombreuses parlures autres que le SO, qui entreraient dans la même catégorie, probablement sous-tendue par le paramètre «rural».

3° Si on considère non seulement les classements (qui ont tendance à «binariser» les éventuels continuua), mais également les scores (voir graphique notamment), on peut adopter deux stratégies interprétatives, l'une fondée sur le statique, sur les classements, l'autre sur la dynamique, les trajectoires. En effet, on constate d'une part que des *couples* sont constitués, sur la base de leur degré d'appréciation (scores proches). D'autre part, les *trajectoires* décrites par les membres de ces couples rapprochent d'autres échantillons.

4° Il est intéressant de constater que les couples qui avaient l'air de se constituer sur la base de scores proches, et distincts de ceux des / du couple(s) le(s) plus proche(s) «éclatent»pour ainsi dire, sans en constituer d'autres dans la nouvelle hiérarchie, les scores, plus également répartis ne donnant plus d'arguments pour constituer des

paires de parlures. Plus spectaculaire peut-être, la nouvelle hiérarchie a l'air d'entrelarder, pour les 4 premières places, des parlures considérées comme non «rurales»(ST, PP, BA) d'échantillons à identité plus indéterminée (MI, AF, AL). Si l'on observe maintenant l'écart entre les parlures, on s'aperçoit que les choses sont plus compliquées. Le calcul détaillé qui permet de construire cet indicateur est donné en note[10]. Il s'agit de tenter de mesurer l'écart dans les scores entre les deux parlures dont le score se suit, en neutralisant le fait que lorsque deux scores sont élevés, et l'écart élevé, cela n'a sans doute pas la même valeur que le même écart numérique entre deux scores plus faibles. La méthode proposée consiste donc à transformer l'écart en pourcentage du chiffre le plus bas de la fourchette. Cela aboutit au tableau 5:

Tableau 5 : Ecarts relatifs



1: Ecart ST MI, 2: MI – PP, 3: PP – AF, 4: AF – BA, 5: BA – AL, 6: AL – SO.

10 ST – MI: 150 – 129 = 21 16%
MI – PP: 129 – 77 = 52 67%
PP – AF: 77 – 45 = 32 71%
AF – BA: 45 – 42 = 3 07%
BA – AL: 42 – 30 = 12 40%
AL – SO: 30 – 22: 12 54%

BEST COPY AVAILABLE

Les écarts les moins marqués sont ceux qui séparent ST et MI, puis AF et BA, que l'on peut considérer donc comme constituant des catégories potentielles, du type de celles établies plus haut. Soulignons que le fait qu'il s'agisse de paires n'est pas le résultat d'un décision de notre part, mais de l'indicateur choisi et construit.

Cet indicateur confère une lisibilité nouvelle au tableau 3, puisqu'il permet de formuler des hypothèses de catégorisation: l'échelle se lirait maintenant: ST + MI; PP; AF + BA, AL; SO.

Alors que le couple (compréhension) ST + PP constituait un ensemble que différenciait seulement le degré de formalité et le degré d'existence empirique, la paire apparaissant en tête (compétence souhaitée) semble constituée d'échantillons symbolisant des valeurs différentes: le ST, se rattachant aux mêmes que plus haut (neutralité, efficacité, uniformité) alors que le MI se démarque de ces valeurs. On imagine mal MI associé à celles qui sont indiquées ci-dessus: l'image, sans doute stéréotypique, qu'il semble véhiculer est manifestement autre. Il est certainement trop tôt (et notre enquête trop partielle) pour affirmer quoi que ce soit de plus précis, mais il est déjà intéressant d'observer ce classement en seconde position, pour ce qui est des souhaits déclarés de *compétence active*, détaché des autres variétés.

PP ne vient qu'ensuite, et on ne peut que faire le constat que, pour ce qui est de l'image que l'on projette de soi, le MI dépasse PP, et de beaucoup (tableau 5). Il reste à tenter de comprendre le pourquoi de ce phénomène, et il est difficile, avec les données exploratoires que nous avons en mains, d'en dire plus. Sinon en proposant deux hypothèses, non contradictoires: le caractère moins marqué régionalement de PP peut rivaliser difficilement avec MI, et / ou son caractère socialement marqué peut aussi le handicaper par rapport aux associations socialement floues de MI: s'agit-il d'une variété urbaine? liée à quelle classe sociale? L'indétermination de MI pourrait en faire le succès, liée à des connotations de vacances, nature accueillante (soleil, pas de pollution), loisirs[11]. La suite de la série prend sens: AF, BA, qui étaient cotés de manière complètement opposée se retrouvent évalués de manière proche, peut-être parce que le caractère

11 Un recensement des publicités télévisuelles où apparait la parlure méridionale indique les produits suivants: huile d'olive, fromage frais aux herbes, herbes de Provence (accent = authenticité), lessive, liquide vaisselle (nature non polluée = propreté, parfum ambiant) et, de manière indirecte, choucroute (si même des Méridionaux authentiques connaissent et apprécient la marque vantée, c'est qu'elle est bonne, même s'ils ont du mal en prononcer le nom). La rareté des parlures régionales ou simplement autres que standard dans la publicité est un phénomène qui mérite examen plus approfondi.

socialement marqué, au 2° degré, alors perçu comme peu valorisant de ces façons de parler, est plus perceptible à un locuteur qui s'imagine lui-même dans la peau du locuteur qu'il vient d'entendre. Et en queue de classement, on trouve les deux parlures les plus rurales, AL moins que SO parce que susceptible d'être perçu comme variété étrangère, ce qui semble confirmer que le pôle extrême de cette échelle est «rural».

Une cohérence peut alors apparaitre si l'on tente de faire la synthèse de cet ensemble: 2 facteurs pourraient expliquer le classement obtenu, par leur hiérarchisation et leur interaction, aspects que nous connaissons encore mal, bien entendu:

1° + / – socialement marqué (au sens «stratificatoire»)
2° + / – rural

Si l'on considère maintenant les trajectoires, il est assez spectaculaire de constater que les parlures qui prennent l'ascenseur sont AF et MI, soit deux parlures non spontanément catégorisées comme rurales, ce qui conforte l'hypothèse ci-dessus.

On pourrait cependant s'interroger sur les trajectoires suivies par PP et BA, parlures pouvant être considérées comme spécifiquement urbaines qui, pourtant, se dirigent vers le bas. Il semblerait ici que les hypothèses émises *supra* trouvent un début de confirmation: PP et BA sont des parlures urbaines, mais sont également prégnantes d'une valeur sociale, plus que MI et AF, plus associées pour leur part à des variétés «exotiques»[12].

On peut également percevoir de manière plus globale, dans les résultats de ce travail de terrain, le fait que les témoins sont plus sensibles aux aspects positifs d'une parlure qu'aux aspects négatifs lorsqu'il s'agit de compétence passive, alors que, lorsqu'ils s'imaginent utilisant eux-mêmes une parlure, les aspects négatifs polarisent l'attention. Cela pourrait signifier que, pour soi, on préfère une certaine forme d'«innocuité» sociale, de prudence, de neutralité, qui devient la priorité, aspect qui en vient à occulter d'éventuels aspects qui, pour être positifs, n'en sont pas moins interprétés comme «marqués»?

12 Certaines réponses à la première question de notre enquête, demandant de décrire l'échantillon entendu, tendent à étayer cette hypothèse: BA par exemple est souvent étiqueté comme «banlieusard», alors que MI est décrit comme «chantante» ou «amusante».

Les Français devant la variation: un terrain pertinent?

Tout en se situant dans une veine analogue à celle des *Français devant la norme* par l'importance accordée aux représentations[13], ce travail de terrain, qui pourrait s'intituler, si ce n'était pour son ampleur modeste, 'Les Français devant la variation', semble bien indiquer, au moins, que ce domaine mérite d'être exploré plus avant. En effet, indépendamment des débats méthodologiques que l'on peut et doit avoir, ou de ceux concernant la représentativité des échantillons, populations etc., un élément apparait clairement, l'espace sociolinguistique occupé par le français (donc l'espace de sa variation, et son standard) est loin d'être un jardin à la française où tout a sa place, et où tout est contrôlé. Si la suprématie du standard ne fait pas de doute, le reste de l'espace de la variation est traversé de tensions, d'attirances, de dynamismes, d'équilibres méritant l'attention du linguiste, puisque les échantillons autres que le standard ne font pas l'objet d'évaluations semblables (voir Castellotti & Robillard, à paraitre, pour plus de détails sur d'autres aspects de ce travail de terrain). C'est peut-être à ce niveau des représentations que le changement et l'hétérogénéité sont le plus perceptible: parallèlement à un fort attachement à la norme, dont on peut voir les traces à travers différents phénomènes sociaux et culturels (championnats d'orthographe, courriers des lecteurs dans les journaux, etc.), les témoins seraient partagés vis-à-vis des variations, tendant à en valoriser certaines au point de les préférer parfois au standard; ces tendances révèlent peut-être l'émergence d'un terrain favorable au changement.

Si l'on entre dans le détail, et de manière peut-être un peu surprenante, un axe prioritaire +/- social semble organiser la gamme des français, lié secondairement à un axe +/- urbain, imbriqué dans le premier, s'y superposant parfois, parfois le croisant. Contrairement à l'espace linguistique de l'anglais britannique où, semble-t-il, la variation sociale est beaucoup plus perceptible (en tout cas perçue[14]) le jeu est plus feutré, subtil en France, où le sujet est quasiment tabou. Ainsi, certains répondants à cette enquête ont-ils pu y réagir en disant que:

> Ca me gêne d'émettre des jugements car ça pointe le doigt sur des différences peut-être réelles mais qu'on n'a pas envie de montrer du doigt. (Salin, 2000, p. 71).

13 Avec une différence importante: la place faite aux contacts de langue.

14 Nous remercions nos collègues Jean-Paul Régis et Jean-Michel Fournier d'avoir attiré notre attention sur ce phénomène à l'occasion d'un séminaire où ils nous ont invités. Si cela était vrai pour l'américain, cela mettrait en perspective les résultats obtenus par l'utilisation d'approches laboviennes strictes en France.

> On peut répondre que des stéréotypes dans ce questionnaire,... des stéréotypes qu'on n'a pas envie de mettre finalement. (Salin, 2000, p. 71).

Ce type de remarques est finalement une indication que l'enquête atteint bien son but, puisque l'objectif en est d'étudier les attitudes des témoins vis-à-vis de certains stéréotypes, et montre aussi que les témoins sont gênés d'admettre que, comme tout locuteur, ils ont intégré, et utilisent des catégories stéréotypiques au quotidien (on peut penser à un appel téléphonique de la part d'un inconnu, où cet aspect est très saillant)[15], qui influencent leurs comportements. C'est pourtant notamment autour de ces stéréotypes que se construit l'intégration sociale, au sens de la conscience de sa propre appartenance à une communauté donnée (Amossy & Herschberg-Pierrot, 1997). L'adhésion aux stéréotypes dominants, en France, vis-à-vis de la norme et des variations du français instituent de fait une certaine forme d'identité culturelle à laquelle il est difficile de se soustraire. Une caractéristique intéressante des témoins interrogés semble être le désir d'occulter l'origine sociale, d'où le malaise de ces témoins, pris dans une double contrainte, entre le désir de se montrer «politiquement corrects» tout en se maintenant lié à leur groupe d'appartenance. Chez N. Gueunier *et al.* (1978, p. 95) on peut également trouver quelques traces de ce type d'attitude: 45% des témoins restent sans réponse à la question «Pourquoi parlent-ils bien (mal)», les autres catégories de réponses concernant les facteurs «régionaux», «socio-professionnels», «culturels». Ceci ne peut que susciter des interrogations en chaine qui portent les germes d'enquêtes à programmer.

Cette dominante ne doit pas occulter des harmoniques. En plus de la valeur conférée à chaque échantillon le long de cet axe, ce qui apparait surtout lorsqu'on interroge les témoins sur leur souhaits de compétence active, la plupart d'entre eux font entendre des notes différentes, masquées par la valeur principale, mais présentes néanmoins. Ainsi apprend-on que l'uniformité du standard pourrait en constituer la faiblesse, ce qui met en vedette, a contrario, la parlure méridionale ou le «standard empirique».

Autant de domaines que des enquêtes supplémentaires pourront explorer, autant de voies à exploiter peut-être pour des politiques linguistiques, des stratégies didactiques, qui ont privilégié jusqu'ici, ce qui est indispensable, la prise en compte des aspects descriptifs de la variation. La prise en compte des représentations apparait de plus en plus comme un élément déterminant pour tout ce qui concerne les domaines d'intervention en

15 Un travail de terrain préliminaire (observations, entretiens informels) effectué par Florian Dignac auprès de personnels travaillant dans des centrales d'appels téléphoniques indiquent que ce comportement y est très banal (mémoire de maitrise en cours).

matière de langues, tant du point de vue de l'aménagement (Baggioni & Robillard, 1987; Robillard, 1987, 1992-a, -b, 1994) que dans la dimension des processus d'apprentissage (Castellotti, Coste & Moore, à paraitre). Comme le rappelle Jodelet (1989), les représentations sont des systèmes d'interprétation «qui organisent les conduites et les communications sociales» et, à ce titre, elles participent à la fois de la stabilité (parfois de l'inertie) et de l'évolution, non seulement d'un point de vue social et culturel, mais aussi sur le plan plus spécifiquement linguistique, dans la mesure où leur production même est intrinsèquement liée au discours (Py, 2000).

A travers les traces de ces représentations concernant les variations du français, on peut observer des dominantes et des harmoniques qui se conjuguent pour esquisser un paysage sociolinguistique en constante évolution. Comme le savent bien phonéticiens, musiciens, il suffit qu'une harmonique trouve un résonateur en phase pour accroître sa perceptibilité. Le changement social, les politiques linguistiques, les perspectives didactiques peuvent pourvoir à cet aspect des choses, ce qui motive d'autant plus la nécessité, à côté des travaux portant sur la norme, d'étudier le champ des attitudes face à la variation, en parallèle à la description des systèmes, celui des représentations liées à ceux-ci, car il s'agit de champs en interaction certes, mais qui ne se déduisent pas mécaniquement les uns des autres, méritant donc chacun autant d'attention.

Bibliographie

Amossy, R., & Herschberg-Pierrot, A. (1997). *Stéréotypes et clichés*. Paris: Nathan Université.

Baggioni, D., & Robillard, D. de (1987). Répertoire linguistique et représentations chez les francophones de l'Ile Maurice. (Communication au Colloque *Contacts de langues: Quels modèles?*, IDERIC, Nice, septembre 1987). *Présence Francophone, 37* (1990), 37-65.

Bakhtine, M. (1981). *Le principe dialogique*. Paris: Seuil.

Blanchet, Ph. (2000). *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-linguistique*. Rennes: Presses universitaires.

Boutet, J. (1992). La linguistique variationniste face à l'expertise linguistique et au sens. *Langages, 108*, 90-100.

Calvet, L.-J. (1999). *Pour une écologie des langues du monde*. Paris: Plon.

Carton, F., Rossi, M., Autesserre, D., & Léon, P. (1983). *Les accents des Français* [+ une cassette audio]. Paris: Hachette, collection «De bouche à oreille».

Castellotti, V., & Moore, D. (1999). Shémas en coupe du plurilinguisme. *Bulletin suisse de linguistique appliquée (VALS-ASLA), 69*, 27-50.

Castellotti, V., Coste, D., & Moore, D. (sous presse). Le proche et le lointain dans les représentations des langues et de leur apprentissage. In D. Moore (éd.), *Les représentations des langues et de leur apprentissage: références, modèles, données et méthodes*. Paris: Didier-CREDIF «Essais».

Castellotti, V., & Robillard, D. de (à paraitre). Des Français devant la variation: quelques hypothèses. In V. Castellotti & D. de Robillard, *France, pays de contacts de langues. Actes du colloque de Tours, nov. 2000*.

Culioli, A. (1984). Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié? *Recherches sur le français parlé, 5*, 291-300.

François, D. (1976). Sur la variété des usages linguistiques chez les adultes. *La pensée, 190*, «Classes sociales, langage, éducation», 63-73.

Gueunier, N., Genouvrier, E., & Khomsi, A. (1978). *Les Français devant la norme. Contribution à une étude du français parlé*. Paris: Champion.

Guimelli, Ch. (Dir.). (1994). *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel-Paris: Delachaux & Niestlé.

Hazaël-Massieux, M.-Ch. (1993). *Ecrire en créole*. Paris: L'Harmattan.

Houdebine, A.-M. (1982). Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain. La norme, concept sociolinguistique. *Le français moderne, 1*, 42-51.

— (1985). Pour une linguistique synchronique dynamique. *La linguistique, 21*, 7-35.

— (1997). Imaginaire linguistique (théorie de l')article. In M.-L. Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*. (pp. 165-167). Bruxelles: Mardaga.

Jodelet, D. (Dir). (1989). *Les représentations sociales*. Paris: PUF.

Labov, W. (1976). *Sociolinguistique*. Paris: Editions de Minuit.

Lafontaine, D. (1986). *Le Parti-pris des mots*. Bruxelles: Mardaga.

Lodge, A. (1997). [1993 éd. angl.]. *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*. Paris: Fayard.

Lucci, V., & Millet, A. (éds). (1994). *L'orthographe de tous les jours. En quête sur les pratiques orthographiques des Français*. Paris: Champion.

Mahmoudian, M., & Mondada, L. (éds). (1998). *Le travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête. Cahiers de l'ILSL, 10*.

Marcellesi, J.-B. (1984). La définition des langues en domaine roman: les enseignements à tirer de la situation corse. *Actes du XVIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes* (Aix-en-Provence, 29 aout-3 septembre 1983), vol. 5. (pp. 309-314). Marseille: Jeanne Lafitte.

— (1986). Actualité du processus de naissance de langues en pays roman. *Cahiers de linguistique sociale, 9*, 21-29.

Moreau, M.-L. (éd.). (1997). *Sociolinguistique. Concepts de base*. Bruxelles: Mardaga.

Pierozak, I. (2000). Les pratiques discursives des internautes. *Le français moderne, 1*, 109-129.

— (à paraitre). Approches sociolinguistiques des pratiques discursives en français sur internet: «ge fais des fotes si je vœux». *Revue français de linguistique appliquée* (I. Léglise, éd.).

Py, B. (éd.). (2000). *Analyse conversationnelle et représentations sociales. TRANEL, 32*.

Robillard, D. de (1987). Aménagement linguistique, planification des langues et processus décisionnels. In R. Chaudenson & D. de Robillard (1989), *Langues, économie et développement* (Tome I). (pp. 67-79). Marquis, Montmagny (in publication 33).

— (1992-a). De la gestion empirique du multilinguisme à l'aménagement formalisé à l'Ile Maurice: première partie: une enquête, des constats. In D. Baggioni, L.-J. Calvet, R. Chaudenson, G. Manessy, & D. de Robillard, *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*. (pp. 167-192). Paris: Didier.

— (1992-b). De la gestion empirique du multilinguisme à l'aménagement formalisé à l'Ile Maurice: deuxième partie: des propositions d'intervention. In D. Baggioni, L.-J. Calvet,

R. Chaudenson, G. Manessy, & D. de Robillard, *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*. (pp. 216-237). Paris: Didier.

— (1993). *Contribution à un inventaire des particularités lexicales du français de l'Ile Maurice*. EDICEF.

— (1994). Quand le chat n'est pas là, les souris parlent français: L'insécurité linguistique face au français et en français à l'Ile Maurice. *Cahiers de linguistique de l'Université de Louvain, 20. 1-2*, 109-121.

— (1997). Peut-on intégrer les apports de la sociolinguistique à la linguistique descriptive? Communication aux 3e Journées scientifiques du réseau *Le français en francophonie*, Yaoundé, janvier 1996. In C. Frey, & D. Latin (éds.), *Le corpus lexicographique. Méthodes de constitution et de gestion*. (pp. 403-410). AUPELF-UREF / De Boeck.

— (2001-a). Sociolinguistique, villes, créoles: des fenêtres sur une linguistique chaotique? Communication présentée au *Colloque sur les villes plurilingues*, Libreville, septembre 2000. In L.-J. Calvet & A. Moussirou-Mouyama (éds), *Le plurilinguisme urbain*. (pp. 463-480).

— (2001-b). Peut-on construire des «faits linguistiques» comme chaotiques? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat. *Marges Linguistiques* (Revue électronique), *1*, 163-204 (M. Santacroce, éd., www.marges-linguistiques.com).

— (à paraitre). *En lizje kokê patat ên lizje vej gardjê*? La linguistique peut-elle passer «Entre-les-langues». Exemples de contacts français / créoles à la Réunion. *Cahiers de linguistique africaine* (C. Canut, éd.)

Salin, G. (2000). *Les représentations de la variation en périphérie tourangelle*. Mémoire de maitrise. Université de Tours. (124 p.).

Wynants, B. (1997). *L'orthographe, une norme sociale*. Bruxelles: Mardaga.

U.S. Department of Education
Office of Educational Research and Improvement (OERI)
National Library of Education (NLE)
Educational Resources Information Center (ERIC)

NOTICE

Reproduction Basis

☒ This document is covered by a signed "Reproduction Release (Blanket)" form (on file within the ERIC system), encompassing all or classes of documents from its source organization and, therefore, does not require a "Specific Document" Release form.

☐ This document is Federally-funded, or carries its own permission to reproduce, or is otherwise in the public domain and, therefore, may be reproduced by ERIC without a signed Reproduction Release form (either "Specific Document" or "Blanket").